

Des principes de variété et de changement dans les choses religieuses et ecclésiastiques

Autor(en): **Michaud, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **14 (1906)**

Heft 55

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-403651>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DES
PRINCIPES DE VARIÉTÉ ET DE CHANGEMENT
DANS LES CHOSES RELIGIEUSES ET ECCLÉSIASTIQUES.

I. La variété et le changement sont deux notions qu'il ne faut pas confondre. Les choses qui ne sont pas la même chose répétée ou reproduite, sont des choses variées ; les choses variées qui restent toujours les mêmes ou dans le même état, ne changent pas. Qui dit variété, ne dit donc pas pour cela changement. De plus, les choses qui sont variées, mais qui changent, peuvent changer de manière à perdre leur variété et à devenir semblables les unes aux autres ; il y a alors changement, mais il n'y a plus variété.

La variété, qui ne détruit pas l'unité nécessaire et qui en fait ressortir la beauté, est un bien d'autant plus nécessaire que, si elle n'existait pas, il y aurait monotonie ; mais la variété qui nuit à l'unité nécessaire, est un mal. De même, le changement du mal en bien, du bien en mieux, du mieux en parfait, est un bien ; tandis que le changement du parfait en imparfait, du bien en mal, du mal en très mal, est un mal.

Les esprits timides ont généralement peur de tout changement, comme les intelligences figées dans la contemplation du même objet ne peuvent admettre qu'il varie. Changement et variété leur apparaissent comme un commencement de destruction.

Et cependant que serait l'unité sans la variété ? Et que serait le monde sans le changement ? C'est seulement l'absolu, l'infini, le parfait — ici ces termes sont synonymes — qui ne saurait changer, parce qu'il ne peut ni rien perdre, ni rien acquérir. Mais tout être contingent, fini, imparfait, doit changer, parce que, pour lui, agir c'est se modifier ou être modifié.

Donc l'univers entier, la totalité des êtres créés, doit changer. Et, de fait, tout change, non seulement les choses (*πάντα ῥεῖ*), mais les personnes, les mots, les points de vue, les goûts, les sentiments, les opinions, les sciences, les mœurs, les institutions, a politique, la vie sociale, les associations, la philosophie, donc aussi la théologie comme science, les rites comme expressions des sentiments, les formules comme généralisations de choses particulières toujours en mouvement, etc., etc. Qu'on le veuille ou non, il en est ainsi. Regardons, en effet, en nous et autour de nous.

Regardons en nous : quel est l'homme qui n'a pas changé, qui ne s'est pas amélioré ou détérioré ? Notre individualité n'est qu'une entité relative ; or toute relativité est sujette au changement ; donc un homme qui ne changerait pas, ne serait pas un homme.

Regardons autour de nous. Les *mots* changent de forme, de prononciation, d'orthographe, et même de signification, suivant les époques. Par exemple, le mot « *pittoresque* », au dix-huitième siècle (dans les « *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* » de l'abbé Dubos), signifiait la « description » dans toute sa sécheresse analytique, tandis qu'au dix-neuvième siècle il signifiait l'image ou la métaphore vivante. De même, la formule : « *l'imitation de la réalité* », a signifié des choses très diverses selon les époques.

L'agriculteur qui voudrait aujourd'hui cultiver la terre comme on la cultivait il y a cent ans, se ruinerait. Le tisseur qui s'obstinerait à tisser d'après les procédés d'il y a un siècle, mourrait de faim. L'astronomie, la physique, la chimie, la mécanique, l'industrie, le commerce, les voies de communication ont changé. Si les questions ontologiques sont toujours les mêmes, si l'on demande toujours : *quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando*, etc., toujours est-il que la position des questions n'est plus la même, et qu'on a une autre conception de la vie, du temps, des droits et des devoirs. Telle chose qui paraissait de premier ordre autrefois ne paraît même plus nécessaire aujourd'hui et peut être négligée ; au contraire, des choses nouvelles s'imposent, et celui qui n'en veut pas tenir compte, se trompe, se paralyse, s'inutilise.

Personne ne s'avise aujourd'hui d'écrire un traité de physique fondé sur le principe que la nature a horreur du vide ;

ou un traité de chimie, fondé sur la théorie des quatre éléments, ou sur la prétendue affinité de l'argent avec la lune; ou un traité de linguistique, fondé sur les affinités conventionnelles des mots et des concepts, en ce sens que les lettres *fl*, par exemple, sont irrésistiblement, comme affirmait de Brosses, associées à l'idée de *couler*.

De même que, dans une ville, la disparition des vieilles mesures donne plus de lumière, d'air et d'hygiène, ainsi, dans la cité religieuse, les mauvais abris, les arguments sophistiques, les documents controuvés, doivent disparaître et faire place à la vérité. Un savant médecin a dit que tout clinicien qui ne réclamerait pas tous les dix ans la réforme de sa clinique, mériterait d'être renvoyé, parce que les instruments, les conditions et les procédés d'opération, les diagnostics, les théories, les formules, les remèdes, changent et se perfectionnent; de même, les formules scientifiques, philosophiques, donc aussi les théologiques, doivent se perfectionner. Des théologiens immuables et des savants immuables feraient rire.

Louis XIV disait: Je veux l'unité du pouvoir, *donc* aussi l'unité de la religion et de l'Eglise. Ce *donc* aujourd'hui n'est plus de mise, parce que l'unité du pouvoir peut très bien se concilier avec la pluralité des croyances, des religions et des Eglises. Ce sont des ordres de choses différents, comme la religion diffère de la race et de la nation. Les néo-scolastiques eux-mêmes n'osent se réclamer de la scolastique qu'à la condition de la renouveler. Les sciences naturelles d'Aristote n'ont plus de valeur. Le monisme et l'évolutionnisme, qui autrefois passaient pour des hérésies, peuvent aujourd'hui s'interpréter correctement. La morale aussi s'épure; la bienfaisance rejette de plus en plus la forme humiliante de l'aumône, et s'exerce avec plus de délicatesse et de vraie charité; les vieilles haines elles-mêmes tendent à disparaître, et les évêques qui, comme l'évêque Abbet, de Sion, lancent des lettres pastorales pour interdire à leurs ouailles la lecture des journaux protestants, n'apparaissent plus que comme des revenants d'un monde fini. Les vieux procès se révisent; on a tant abusé de l'anathème que le public aujourd'hui prend, presque toujours, fait et cause pour les victimes. En 1903, les protestants genevois ont élevé un monument à ce même Michel Servet que leurs ancêtres avaient brûlé en 1553; et un protestant français, M. J.-E. Ro-

berty a écrit à ce sujet : « Nous tenons à dire la satisfaction des protestants français en apprenant qu'un monument *expiatoire* allait être élevé sur le lieu même du supplice de Servet à seule fin de condamner publiquement l'intolérance religieuse et de désolidariser la Réforme française des agissements criminels du *dogmatisme* ». J'ai déjà dit que les mots en *isme*, comme tous les blocs, nous apparaissent de plus en plus discrédités par les excès et les exclusivismes qu'ils recouvrent. De même qu'aucun protestant n'oserait actuellement soutenir le protestantisme des XVI^e et XVII^e siècles, ainsi aucun admirateur de Port-Royal n'oserait se solidariser complètement avec certains écrits d'Arnauld ou de Nicole. L'angle sous lequel la société actuelle regarde les choses de la conscience, n'est manifestement plus le même qu'autrefois.

Si quelques théologiens, murés au fond de leurs cloîtres, essaient encore de soutenir quelques thèses ultramystiques ou apocalyptiques, tirées d'apocryphes sans valeur, ils restent sans écho dans le monde qui pense et qui raisonne. Sans doute les questions d'ensemble restent toujours les mêmes, mais les aspects sous lesquels on les considère, sont changés, parce que l'esprit humain, dans son mouvement de rotation autour des choses de ce monde, les aperçoit à travers d'autres relativités. Autant ce serait méconnaître le réel que de nier les aspects sous lesquels les problèmes ont apparu à nos ancêtres, autant il serait erroné de s'insurger contre les aspects nouveaux et de refuser aux générations présentes le droit de satisfaire leurs exigences intellectuelles, morales et religieuses. La preuve qu'il en est ainsi, c'est que, si l'on donnait aux meilleurs théologiens de notre temps un sujet à traiter, sujet qui l'aurait été déjà par les Basile, les Photius, les Thomas d'Aquin, les Bossuet, ils le traiteraient sans aucun doute autrement, et laisseraient de côté ce qui leur paraîtrait superfluité dans Basile, lenteur dans Photius, subtilité dans Thomas d'Aquin, sonorité dans Bossuet. Ils diraient autre chose.

Déjà en 1861, Guettée écrivait, à propos de la maxime « Hors de l'Eglise pas de salut » : « Nous sommes à une époque où il faut aborder franchement les questions ; les réticences ne sont plus de saison. L'esprit de parti, dans les choses religieuses, n'a plus de raison d'être ; on ne se paie plus ni de mots vagues, ni d'injures plus ou moins spirituelles. Il faut savoir

exposer nettement ce que l'on croit vrai, et écouter les raisons de ceux qui ont des croyances contraires. Il ne convient à personne de se poser en docteur, surtout lorsqu'on n'a pas donné de preuves incontestables de capacité et de science. Combien rencontre-t-on de gens qui, en petit cercle, se posent en infaillibles, taxent sans façon d'erreur ou d'hérésie ceux qui ne pensent pas comme eux, et qui parlent avec un aplomb que rien ne justifie ! D'autres font de même à l'égard de ces *infaillibles* et les condamnent, à leur tour, comme des *jansénistes*, par exemple. C'est ainsi que les préjugés s'enracinent, que les ténèbres prennent la place de la lumière, que l'esprit de parti supprime l'amour de la vérité. »

Donc Guettée, déjà en 1861, ne voulait plus de l'arrogance des ultramontains qui posaient et s'imposaient en infaillibles, et il leur reprochait de traiter de jansénistes leurs adversaires. Il repoussait énergiquement l'esprit de parti et réclamait la vraie science, la clarté dans les mots, la sincérité dans la discussion. Toutes ces choses sont encore des actualités, et même la situation est plus urgente en 1906 qu'en 1861.

Sans tomber dans les erreurs de Newman, on peut dire cependant que les énonciations théologiques qui paraissent les plus absolues ont, comme toutes choses, leurs vicissitudes et leurs saisons. En théologie comme en littérature, il y a transformation. Citons quelques faits.

En littérature, on a vu plusieurs fois les questions de goût et de bienséance prendre le pas sur la vérité des choses, même quand d'autre part on ne parlait que de vérité et de nature. De même, en théologie, on a maintes fois subi le courant et le goût du jour, qui étaient les bienséances du milieu où l'on vivait, et tout en ne jurant en théorie que sur la vérité, sur l'orthodoxie, on suivait le faux goût qui dominait, on altérait l'orthodoxie. De même qu'au XVIII^e siècle, sous l'empire du faux goût littéraire, on a altéré Boileau et son code orthodoxe, l'*Art poétique*, en n'y voyant plus que les parties qui semblaient favoriser le goût du XVIII^e siècle, de même, sous l'empire de tel courant théologique auquel on était habitué, on altérait les Pères qu'on lisait peu ou mal, on n'y voyait plus que ce qu'on cherchait soi-même pour prouver sa propre thèse, on n'y cherchait plus la vérité objective, la vraie tradition orthodoxe, qui contredisait et condamnait.

De même qu'en littérature on oublie quelquefois les idées et les sentiments pour ne plus s'attacher qu'aux mots et qu'au formalisme étroit, ainsi certains dévots croient gagner le ciel par des formules verbales et par des actes physiques, sans l'élan du cœur et sans l'amour; ainsi certains théologiens croient servir la vérité en n'étudiant que les mots, en les prenant à la lettre contrairement à l'esprit qui vivifie, et en tombant dans un littéralisme matériel qui n'est qu'un contresens général.

Le monde interprète les règles selon l'esprit mondain; il y voit des convenances dont il n'y a pas à demander la raison, et qui sont souveraines parce qu'elles sont. Le monde fait ce qui se fait, et seulement parce que cela se fait; c'est sa loi, c'est tout son esprit. De même, il y a des théologiens qui interprètent les règles selon leurs convenances à eux, ou selon les convenances de leur monde. Ne leur demandez pas pourquoi. C'est ainsi parce que c'est ainsi. Ils ne voient pas autrement. Ils portent les lunettes qui leur ont été livrées par l'opticien de leur choix, et ceux qui ne voient pas comme eux se trompent. C'est indiscutable! Ils se croiraient apostats, s'ils ne maintenaient pas l'absoluité de leurs verres de couleur et la rigoureuse exactitude de leur patrologie!

Et quand un vrai et pur classique, un André Chénier, par exemple, apparaît au milieu des faux classiques, ceux-ci, ne le comprenant pas, le prennent pour un révolutionnaire, parce qu'ils ne sont eux-mêmes que les faux représentants du vrai classicisme. Ainsi, quand un véritable orthodoxe remet la véritable orthodoxie en lumière au milieu des pseudo-orthodoxes, ceux-ci le traitent de faux orthodoxe, de révolutionnaire, de protestant, etc.

II. Si l'on veut introduire quelque ordre dans cette question, il faut simplement remettre en lumière le principe élémentaire trop oublié: que tout ce qui est de sa nature variable et changeable, doit varier et changer toutes les fois qu'un motif réel et légitime l'exige. Telle est la loi des choses humaines.

Et, par conséquent, il faut rappeler aussi que ce qui n'est pas de sa nature variable et changeable, ne doit ni varier, ni changer. Telle est la loi des choses divines.

Il y a dans le christianisme une partie divine à laquelle nul homme ne saurait toucher: *Christus heri et hodie, ipse et in saecula* (*Hebr. 13, 8*). Il y a aussi une partie humaine, l'ap-

plication des enseignements divins à chaque génération qui doit en vivre. Chaque génération a ses conditions de milieu, son caractère propre, ses besoins particuliers; donc elle doit s'appliquer à elle-même les éléments divins communiqués par le Christ, et cette application doit manifestement varier. Empêcher cette variation, c'est vouloir traiter l'homme mûr comme l'enfant, le savant comme l'ignorant, et réciproquement. Lorsque plusieurs artistes ont à interpréter le même morceau d'éloquence ou de musique, chacun ne peut le faire que selon son tempérament, son intelligence, sa voix, ses moyens d'expression, etc., et il serait déraisonnable d'exiger de tous une uniformité qui serait aussi antihumaine qu'impossible. Il en est de même des préceptes et des enseignements évangéliques: chaque chrétien ne peut les comprendre qu'avec son intelligence propre, et ne peut, de même, les mettre à exécution que selon sa propre conscience. Or les intelligences et les consciences ne sont nullement identiques; chacune doit être respectée, chacune étant l'œuvre de Dieu.

Tous les savants savent que la science positive, qui est toute en faits et en lois, n'est pas explicative par elle-même; qu'elle peut suggérer à nos esprits des explications ou interprétations de ces faits et de ces lois; mais que c'est nous qui faisons ces interprétations d'après nos propres connaissances. C'est là notre philosophie des sciences: elle est au-delà du cercle des faits et des lois, elle est de nous, elle est subjective; elle doit progresser, comme tout ce qui vient de nous. De même, en théologie. Il y a, d'une part, les faits et les lois, c'est-à-dire la révélation même du Christ; c'est la partie statique, absolue, immuable; c'est le dogme. Et, d'autre part, il y a notre façon de concevoir et d'interpréter ces faits, ces lois, ces dogmes. C'est la théologie proprement dite, relative et mobile comme tout ce qui est de nous. De là ce mot si juste de St. Augustin (in Joann. Tr. 97, 2): *Non æqualiter mente percipitur etiam quod in fide pariter ab utrisque recipitur.*

Oui, certes, on oublie trop que, si la parole même de J.-C. (le dogme) est divine et doit être stable, la théologie, explication humaine du dogme, est toujours humaine, donc sujette au temps et à l'espace, donc variable comme toutes les sciences ¹⁾.

¹⁾ Voir mon *Traité de l'Eglise chrétienne*, Ch. X. § IV; *Revue internat. de Th.*, 1903, p. 689-692.

On oublie trop que les dogmes, éléments divins, donc spirituels, sont essentiellement des vérités, des idées, des forces morales, et non des mots ni des formules. Que les vérités restent vérités, cela doit être; mais les emprisonner éternellement dans des mots et des formules qui n'ont rien d'éternel, c'est confondre le divin et l'humain, c'est altérer la nature de l'un et de l'autre. Encore une fois, tenons le divin pour éternel, mais ne cherchons pas à éterniser l'humain, le matériel, le variable. Respectons les mots et les formules tant que ce sont des expressions exactes, claires et radieuses de la vérité; mais dès que ces expressions ne remplissent plus leur office dignement, dès qu'elles ne satisfont plus les esprits, améliorons-les: c'est la meilleure manière de les respecter, sans trahir le vrai dogme captif en elles.

Quelques détails démontreront la sagesse de ces observations.

On se représentait autrefois le créateur comme un mécanicien qui tient son œuvre à distance et qui la fait mouvoir autour de lui dans le lointain des espaces; ou encore comme un ouvrier, portant dans sa main puissante le globe qu'il a créé d'une parole. Aujourd'hui cette notion paraît anthropomorphe et infime. Nous préférons voir en Dieu l'Energie absolue et infinie, la Force première et la Loi suprême, dirigeant les énergies secondes, contingentes et créées, agissant sur le monde et dans le monde, Energie parfaite, à la fois transcendante et immanente à son œuvre, donc agissant dans, par et pour les énergies relatives et participées, celles-ci sans cesse en évolution selon les lois de l'éternelle Sagesse.

Autrefois, le « jour » de la création biblique passait pour notre jour actuel de vingt-quatre heures; maintenant nous le considérons comme une époque, dont nous n'osons même indiquer la durée.

Autrefois, le problème de l'accord de la raison et de la foi était posé de telle sorte que Leibniz lui-même ne cherchait qu'à montrer la *possibilité* des mystères ou des vérités révélées. Aujourd'hui, nous voulons constater le vrai sens des vérités révélées et démontrer qu'il s'agit en elles non seulement de possibilités, mais de *vérités réelles*.

Autrefois on prenait plaisir à discuter à perte de vue sur la nature de la grâce suffisante et de la grâce efficace, sur le quiétisme et les états d'oraison. Aujourd'hui, nous envisageons ces questions autrement.

Au XVII^e siècle, le jésuite Cazrée écrivait à Gassendi : « Notre philosophie ne peut ni ne doit s'écarter de la foi chrétienne... En conséquence, songe, non à ce que peut-être tu juges toi-même, mais à ce que pensent la plupart des autres, qui, séduits soit par ton autorité, soit par tes raisons, se persuaderont que le globe de la terre se meut parmi les planètes : puis, comme elle a ses habitants, il sera facile de croire qu'il y a aussi des habitants dans les autres planètes, et que même il n'en manque pas dans les étoiles fixes, et qu'ils y sont aussi supérieurs à nous que les autres astres surpassent la terre en grandeur et en perfection. Il s'ensuivra qu'on mettra en doute la Genèse, lorsqu'elle dit que la terre a été faite avant les autres astres et que ces derniers ont été créés le quatrième jour pour éclairer la terre et pour mesurer les temps et les années. Par là toute l'économie du Verbe incarné et la vérité des Evangiles seront rendues suspectes ; bien plus, toute la foi chrétienne le sera, car elle suppose et enseigne que tous les astres ont été produits par le Dieu créateur, non pour l'habitation d'hommes ou d'autres créatures, mais uniquement pour éclairer la terre de leur lumière et la féconder. Tu vois donc combien il est dangereux que ces choses soient divulguées en public et surtout par des hommes qui, par leur autorité, paraîtront en faire foi, et que c'est à bon droit que déjà, depuis le temps de Copernic, *l'Eglise (sic)* s'est toujours opposée à cette erreur ; et que, récemment encore, non quelques cardinaux comme tu le dis, mais le chef suprême de l'Eglise, par un décret pontifical, l'a condamnée dans la personne de Galilée et a défendu très saintement qu'elle fût enseignée à l'avenir, soit verbalement, soit par écrit » (*Œuvres de Gassendi*, 1727 ; T. VI, p. 416). Aujourd'hui, combien plus grande, plus belle, plus sincère est notre doctrine sur la création, sur l'incarnation, sur la manière dont il faut interpréter la Bible !

Rome elle-même, qui a prétendu si longtemps être immuable, est bien contrainte maintenant de changer et d'avouer qu'elle a changé. « Plus d'une doctrine, d'abord mal qualifiée, dit le P. F. Girard, a acquis ensuite un droit de cité » ¹⁾. Question subordinatienne, question du sort des enfants morts sans baptême, question du nombre des élus, question du feu de l'enfer et des peines éternelles, question du taux à intérêt,

¹⁾ *Revue du clergé français*, 1^{er} avril 1904, p. 331.

question des mariages clandestins, question du mouvement de la terre, question de la grâce efficace, question du probabilisme, question du siège de l'infaillibilité dans l'Eglise, question de l'immaculée-conception, question de l'inspiration des Ecritures, etc., etc.; dans toutes ces matières Rome a changé. En 1668, la congrégation des rites a déclaré que la présence des fioles dans les cercueils des catacombes démontre le martyr; aujourd'hui, des théologiens romanistes le nient¹⁾. Autrefois, des apologistes prouvaient la valeur de l'Eglise par celle du christianisme; au XIX^e siècle, Lacordaire a tenté de prouver, au contraire, la divinité du christianisme par celle de l'Eglise; et aujourd'hui des infaillibilistes représentent l'infaillibilité du pape, qui était autrefois un scandale, comme nécessaire à l'infaillibilité de l'Eglise! Et, toujours dans l'intérieur de l'Eglise romaine, qui les tolère, des théologiens enseignent sur la Bible, sur la foi, sur le dogme, sur la tradition, sur les conciles, sur la confession, sur l'eucharistie, etc., des doctrines qu'il est impossible de concilier avec l'enseignement officiel de la papauté.

Loin de moi de présenter ces palinodies romanistes comme des preuves qu'il faille admettre des variétés et des changements dans les choses religieuses et ecclésiastiques. Les preuves de cette vérité sont autres; je les ai suffisamment indiquées. Si je mentionne les palinodies de Rome, c'est pour constater que l'Eglise romaine elle-même, malgré ses prétentions à l'unité, à l'immutabilité, à l'infaillibilité, est obligée de varier et de changer, et que la fameuse thèse que Bossuet croyait si victorieuse, gît aujourd'hui dans la poussière.

Bref, s'il est vrai qu'il n'y a qu'un seul bercail du Christ, il est vrai aussi qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste: demeures à droite, demeures à gauche, demeures au centre, etc. C'est la variété dans l'unité. C'est la relativité dans l'absoluité. Je l'ai déjà dit, l'Absolu absolument considéré est Dieu seul; l'absolu dans les choses humaines, n'est pas absolument absolu comme l'est Dieu; nous l'appelons absolu par rapport aux choses que nous appelons relatives. Or les enseignements du Christ sont absolus pour les chrétiens, du moins ceux qu'il a énoncés comme étant la parole divine qui ne passera pas; c'est pourquoi nous disons que les dogmes sont absolus, les dogmes chrétiens n'étant que les enseignements mêmes du

¹⁾ *Revue du clergé français*, 1^{er} mars 1905, p. 57-61.

Christ. Mais la théologie, ou explication de ces dogmes, est chose relative, ainsi que la rédaction humaine des symboles et des formules conciliaires. Telle est la place du relativisme en théologie. Or tout ce qui est relatif est changeable. En un mot, les éléments *divins* du christianisme sont immutables, et nul ne peut les changer, pas même un ange descendu du ciel. Au contraire, les éléments *humains* sont tous, de leur nature, variables et changeables. Il importe donc souverainement de distinguer nettement les uns et les autres. Le critérium orthodoxe ou catholique rend cette distinction très facile.

Ainsi orientés, les théologiens sincères doivent : sacrifier les mots compromettants, afin de sauver les vérités compromises ; ne pas chercher à mettre le vin nouveau dans les vieilles outres ; ne pas essayer de maintenir ce qui ne tient plus debout ; défendre l'Eglise même et non les membres de la hiérarchie qui ne sont pas l'Eglise et qui la compromettent ; défendre la foi même, et non les systèmes théologiques qui donnent une fausse idée des dogmes ; suivre les mouvements tournants de l'histoire et des sciences, pour empêcher qu'ils ne tournent contre le christianisme ; être à la hauteur des circonstances et des périls, pour conjurer ceux-ci et pour rendre celles-là favorables à l'extension de la vérité et du règne de Dieu sur la terre.

Il en est des théologies comme des philosophies. Les unes et les autres, a-t-on dit, ont le destin qu'elles méritent. Leur influence se maintient ou même va croissant, quand elles suivent l'esprit humain, à plus forte raison quand elles le stimulent et le guident dans la marche continue vers la réalisation des principes impérissables de vérité et de justice. Au contraire, c'est le déclin, c'est la mort qui les attend quand elles s'immobilisent dans des formules traditionnelles, qui ont cessé d'être en concordance avec les conceptions objectives et les aspirations morales des sociétés¹⁾.

C'est aux *clergés* que s'adresse cette parole des Ecritures : Custos, quid de nocte ? (*Isaïe, XXI, 11*). Malheur à ces prétendus fils de la lumière qui ne distinguent dans les ténèbres de la nuit aucune étoile. Quant aux *simples fidèles*, ils doivent reprendre conscience de leurs devoirs, redevenir membres

¹⁾ E. Combes. — Voir aussi *L'Expérience religieuse* de W. James (trad. Abauzit), pp. 287, 406-408 ; Paris, Alcan.

actifs de l'Eglise, gardiens vigilants du dépôt divin, témoins intrépides des vérités chrétiennes contre les prévaricateurs qui les altèrent, défenseurs de la parole du Christ contre les théories et les formules des faux disciples. Qu'ils méditent le sage conseil suivant d'un laïque orthodoxe, Mr. Pobédonostzeff (*Questions religieuses*, p. 153-154) :

« N'est-ce pas se tromper soi-même que... de placer sa croyance en des *théories* et des *formules*, de les honorer comme une idole, de leur sacrifier sa propre personne, le monde que renferme son âme, sa liberté et son prochain? Aucune théorie ni aucune formule, *quelles qu'elles soient*, ne peuvent embrasser l'infini; *chacune d'elles a germé dans l'esprit humain*; c'est pourquoi elle représente nécessairement quelque chose d'incomplet, d'incertain, de conditionnel et de faux... Ce qui est invariable et infini, voilà ce à quoi je veux croire comme à une vérité absolue... On ne peut enfermer en une formule de logique l'infini de l'univers et le principe de la vie... Celui qui prend sa formule pour guide à travers le chaos de l'existence, sera englouti par ce chaos, lui et sa misérable formule. La conscience de son moi immortel, la foi en Dieu seul, le sentiment du péché; la recherche de la perfection, l'esprit d'abnégation, le sentiment du devoir, voilà les vérités auxquelles l'âme croit sans craindre de se tromper, sans se rendre coupable d'*idolâtrie envers la formule et la théorie*. »

Donc n'adorons que Dieu seul, n'ayons foi qu'en sa parole; quant aux théories humaines et aux formules verbales rédigées par les hommes, elles sont forcément relatives et changeantes. Soyons *uns* dans le divin, *multiplés et variés* dans l'humain. Telle est la double loi de la raison et de la révélation. Toutes les Eglises doivent s'y soumettre, celles surtout qui, jusqu'à présent, n'ont pas compris suffisamment la nécessité des variétés nécessaires et des libertés nécessaires. C'est en vain qu'elles opposeraient le prétexte que la science est négative de la foi et la liberté destructive de l'Eglise. Non, la vraie science ne nie pas la foi; au contraire, elle la démontre et la solidifie, en la purifiant de la superstition et de la crédulité; et la vraie liberté a son juste contrepois dans l'unité de la foi, unité basée sur l'infaillible critérium: *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*.

E. MICHAUD.